

*Meersburg, dix ans plus tard, mi-novembre 1917.*

Helena Lindner avait posé le gros panier en osier dans l'herbe et cherchait sous le vieux pommier les fruits tombés à l'automne. Du sol émanait une odeur intense, à la fois fruitée et terreuse, qui chatouillait ses narines pendant qu'elle ramassait les pommes dispersées autour de l'arbre. La plupart des fruits commençaient à s'abîmer, il faudrait les trier, couper les morceaux pourris, mais le gâteau aux pommes de Käthe valait bien tous ces efforts.

Helena remplit rapidement son panier. Après avoir déposé les derniers fruits dedans, elle contempla sa récolte inespérée. En plus du gâteau, elle pourrait préparer de la compote avec l'aide de Käthe. Elle se redressa et prit le panier par l'anse.

Elle s'engagea sur le sentier étroit qui menait au portillon du jardin. En passant devant les parterres de légumes déjà récoltés et les arbres fruitiers aux branches nues, elle songea que cette parcelle de terre sauvait sa famille de la misère car même dans cette région fertile au bord du lac, on souffrait du manque de nourriture.

À cause de cette fichue guerre qui semblait interminable.

Helena soupira en franchissant le portillon grinçant. Après l'avoir refermé, elle prit le chemin de la maison. Un dégrad de tons rouges, orange, jaunes recouvrait les coteaux plantés de vignes autour de Meersburg. Helena était consciente que la beauté froide de ces derniers jours d'automne annon-

çait l'hiver dont chacun redoutait l'arrivée inéluctable car, avec les intempéries, les conditions se détérioreraient un peu plus encore.

Helena chassa bien vite ses sombres pensées en voyant la silhouette du *Lindenhof* illuminée par les rayons rasants du soleil. *Ma maison*, songea-t-elle.

L'édifice, composé de deux ailes, avait une allure majestueuse avec ses balustrades et ses balcons, ses fines colonnes qui flanquaient l'entrée et ses hautes fenêtres à croisillons blancs. Très vite pourtant, on décelait les signes indéniables de son délabrement.

Le père d'Helena avait hérité de cette vieille maison de maître. L'état du gros œuvre contrastait avec sa belle façade. Aussi le *Lindenhof* n'était-il à présent qu'une simple auberge qui, malgré sa situation géographique, sur les rives orientales du lac, ne pouvait rivaliser avec des établissements bien implantés tels que *L'Ours*, *Le Bateau*, *L'Auberge du bœuf* et *L'Homme sauvage*.

Aux yeux d'Helena, c'était pourtant le plus bel endroit du monde. Les nombreux peintres qui y séjournaient régulièrement durant l'été ne s'y étaient pas trompés. Cette demeure avait une âme. Certes, depuis le début de la guerre, les clients se faisaient rares et l'auberge vivotait péniblement mais Helena avait la certitude que sa place était ici dans cette maison.

Elle parcourut les derniers mètres jusqu'au perron en pierre qui conduisait à la porte flanquée de colonnettes. En haut des marches, elle se retourna une dernière fois pour admirer la vue magnifique sur la grande allée de graviers bordée de tilleuls et sur le lac, dont les eaux bleu-gris chatoyaient. Puis elle pivota vers la double porte blanche, surmontée d'une imposte en demi-lune, et appuya sur la poignée avec le coude.

De prime abord, le hall d'entrée semblait majestueux mais la réception meublée de bric et de broc contredisait rapide-

ment cette impression. Ce contraste était douloureux pour Helena. Avec son architecture particulière et sa situation unique au bord du lac, le *Lindenhof* aurait dû jouer dans la cour des grands. À la place de l'auberge de second rang, Helena imaginait un hôtel luxueux. Un jour peut-être quand la guerre serait terminée...

Elle était bien la seule à percevoir le potentiel de l'endroit. Pour Elisabeth, sa belle-mère, la maison était un véritable fardeau. Quant à ses sœurs, elles se plaignaient sans cesse des fuites au plafond et du froid en hiver que même un feu de cheminée ne pouvait vaincre. Il n'y avait ni électricité ni eau courante, hormis dans la cuisine. Les toilettes étaient dehors, derrière la maison. L'une des ailes de la demeure était si délabrée qu'on ne pouvait plus y habiter, l'autre abritait la salle à manger de l'auberge au confort rudimentaire. Pourtant il suffirait de tout rénover et réaménager...

Helena serra l'anse du panier et se dirigea vers les cuisines situées au sous-sol. En s'engageant dans le couloir au carrelage en damier noir et blanc, elle imagina des clients originaires du monde entier, élégamment vêtus, se prélassant dans les pièces décorées avec goût.

— Posez les pommes sur la table, dit Käthe quand Helena pénétra dans la vaste cuisine bien équipée, qui alimentait autrefois une grande maisonnée.

Käthe travaillait depuis très longtemps au service de la famille Lindner. La cuisinière était d'ailleurs la seule à avoir conservé son poste. Faute de pouvoir les payer, Elisabeth avait dû renvoyer le serveur en salle, la femme de chambre et la jeune aide de cuisine.

Helena posa le panier sur la grande table en bois massif. Käthe s'essuya les mains sur son tablier et examina immédiatement le contenu de la corbeille. Sous ses airs frustes, elle avait bon cœur. C'était surtout une excellente cuisinière

et pâtissière. Depuis sa plus tendre enfance, Helena testait avec elle de nouvelles recettes de gâteaux et de tartes.

Käthe prit un torchon en lin blanc. Après avoir étalé les pommes dessus, les deux femmes enlevèrent les parties véreuses et pourries à l'aide d'un couteau.

Elles avaient déjà trié la moitié des fruits quand Katharina, la plus jeune sœur d'Helena, entra dans la cuisine.

— Je pourrais avoir un café, Käthe ? demanda-t-elle.

Käthe hocha la tête. Elle posa son couteau et s'avança vers le fourneau. Katharina regarda par-dessus l'épaule d'Helena.

— Tu es allée au jardin ! Vous préparez de la compote ?

— Non, un gâteau aux pommes, répondit Helena. Mais s'il reste assez de fruits, on fera de la compote.

— Un gâteau aux pommes ? Ça faisait longtemps ! s'enthousiasma Katharina.

— Oui, c'est un luxe de nos jours. Ça n'a pas été simple de rassembler tous les ingrédients, dit Helena en prenant une pomme. Mais les poules ont pondu tellement d'œufs que j'ai pu en échanger contre du sucre et de la farine. Un peu de beurre aussi.

La lame du couteau racla dans la chair du fruit.

— Quand est-ce qu'on pourra goûter le gâteau ? demanda Katharina.

Käthe remplit une tasse bleue d'eau chaude et ajouta une cuillerée de chicorée qu'elle conservait dans un pot en porcelaine.

— Nous le servons ce soir au dessert, dit-elle en tendant la tasse à Katharina.

— Merci Käthe !

Katharina souffla prudemment sur le breuvage fumant avant d'en boire une gorgée.

L'odeur épicée chatouilla les narines d'Helena. Käthe devina à son expression qu'elle en voulait aussi. Elle remplit aussitôt une autre tasse et la déposa devant elle.

—Vous êtes la meilleure ! dit Helena avec un sourire, tandis que Käthe s'attelait à nouveau à la préparation du gâteau.

Katharina s'était assise sur le banc étroit appuyé contre le mur sous une des fenêtres. Helena lui trouvait une petite mine. Depuis qu'elle travaillait à l'hôpital de Meersburg, Katharina n'avait plus une minute à elle. Souvent, elle ne rentrait que quelques heures à la maison entre deux gardes.

—Qu'est-ce qu'il y a au menu ce soir ? demanda-t-elle à cet instant.

—Des œufs et des pommes de terre, répondit Käthe, avec des côtelettes de rutabaga.

Katharina fit la grimace. Helena partageait son aversion. Depuis l'hiver dernier, on servait beaucoup trop de rutabagas et même si Käthe parvenait à faire des plats savoureux avec le légume racine, rien ne pouvait remplacer un bon morceau de viande.

Helena et Käthe avaient fini de couper les pommes. Helena mit un peu de beurre fondu dans un saladier en céramique blanche et ajouta du sucre. Pendant qu'elle mélangeait les ingrédients au fouet jusqu'à obtenir un mélange moussieux, Käthe battit quatre œufs qu'elle versa ensuite dans le saladier. Dès que la cuisinière eut le dos tourné, Helena plongea le doigt dans la pâte.

—Mademoiselle Helena, vous ne devriez pas faire ça, la réprimanda Käthe après avoir réglé la balance pour peser la farine.

—Faire des gâteaux sans pouvoir goûter, c'est beaucoup moins amusant, se justifia Helena en souriant.

Käthe bougonna mais eut un sourire indulgent. Depuis sa plus tendre enfance, Helena goûtait les pâtes à gâteau.

Une fine poussière blanche recouvrit progressivement le mélange jaune pâle dans le saladier d'Helena tandis que

Käthe tamisait la farine à laquelle elle avait ajouté un peu de bicarbonate de soude. D'un geste assuré, Helena incorpora la farine jusqu'à obtenir une pâte lisse et onctueuse.

Käthe, qui avait déjà préparé le moule à gâteaux, entreprit de casser quelques noix. Helena versa la pâte dans le moule, coupa les pommes en quartiers et les déposa délicatement dessus.

Käthe hocha la tête d'un air approbateur.

— Très joli.

— Une douceur sucrée pour changer, dit Helena en se lavant les mains.

Pendant que Käthe saupoudrait les pommes de noix concassées et enfournait le gâteau, Helena prit sa tasse et alla s'asseoir à côté de sa sœur sur le banc.

— Tu dois retourner à l'hôpital ?

— Non, répondit Katharina. Mais je reprends demain matin à la première heure.

— Tu ne peux pas continuer comme ça, Katharina. Tu vas t'effondrer un de ces jours.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Nous sommes littéralement débordés par l'afflux de blessés. Il nous faudrait plus de chambres. Plus de personnel aussi.

Helena n'insista pas. Depuis son plus jeune âge, sa sœur aidait les malades et les blessés. Enfant, elle s'occupait des chiens, des chats et des autres animaux blessés, puis, en grandissant, elle avait soigné les membres de sa famille. Le jour de son seizième anniversaire en avril, elle s'était présentée à l'hôpital et avait proposé ses services d'aide-soignante. Le maigre salaire qu'elle percevait permettait de payer une partie des charges de la maison.

Katharina était ainsi. La médecine était sa passion, elle était prête à s'y consacrer corps et âme. Rien à voir avec Lilly, la sœur cadette, qui se soustrayait volontiers aux corvées. À dix-sept ans, elle aurait déjà dû faire preuve

d'une certaine maturité, au lieu de quoi elle vivait dans son monde, ne s'intéressant qu'à la danse, aux livres et à la beauté.

Helena ferma un instant les yeux tout en buvant sa chicorée chaude.

— Avec tous ces blessés, je me demande où ils trouvent encore des soldats à envoyer au front.

— Le plus étonnant, c'est que les blessés, une fois rétablis, retournent se battre, dit Katharina. Et pourtant ils sont terrifiés. On le voit bien quand ils nous disent au revoir.

— Ils n'ont pas le choix. La désertion est passible de la peine de mort.

— À leur place, je me cacherais. Personne ne pourrait me renvoyer au front, dit Katharina en soupirant. Tous les jours je me demande à quoi peut bien servir cette guerre. Les hommes se font massacrer pendant que leurs enfants meurent à la maison. C'est cruel et absurde !

Helena hocha la tête. Elle regarda le profil de sa sœur. Son visage aux traits fins était pâle, ses yeux verts tachetés d'ambre semblaient fatigués. Quelques mèches blondes s'étaient échappées de son chignon tressé et dépassaient de sa coiffe blanche d'infirmière.

— On ne peut rien y faire, dit Helena en repoussant machinalement une boucle brune de son visage.

— À part prier, lança une voix grave et bienveillante.

— Père Fidelis ! s'écria Helena en se levant pour saluer le corpulent moine cistercien dans son habit noir et blanc. Vous êtes ponctuel. Le dîner va bientôt être servi.

— J'l'attends tous les soirs avec impatience !

Bien qu'originaire de Munich, le père Fidelis dépendait de l'abbaye de Mehrerau près de Bregenz et s'était établi à la demande de son ordre au *Lindenhof* pour évaluer l'état de la *basilique de Birnau* située à proximité.

Helena vit la cuisinière esquisser un sourire.

— Au dessert ce soir, il y aura un gâteau aux pommes du jardin ! annonça Käthe avec une pointe de fierté dans la voix.

— C'est bon à savoir, j'veais laisser tomber le plat principal alors, dit le père Fidelis. C'est qu'ça sent déjà rudement bon !

Seul client du moment au *Lindenhof*, il faisait presque partie de la famille désormais. Tout le monde appréciait sa serviabilité et sa bonne humeur.

— Comment s'est passée votre visite à la basilique, mon père ? demanda Helena.

— *Omne initium difficile est*, récita-t-il. Et on ne peut même pas encore parler de début. C'est pas demain la veille qu'on va y célébrer Dieu tout-puissant !

L'édifice, sécularisé depuis longtemps, devait être rendu au culte catholique et le père Fidelis avait été chargé par son ordre d'évaluer son état.

— C'est si grave que ça ? s'enquit Helena.

— C'est terrible, tu veux dire ! Le sanctuaire sert d'étable aux chèvres. (Il secoua la tête.) J'sais bien que les biquettes avaient le droit de paître dans le jardin du Seigneur mais quand même. Elles mangent et crottent dans un lieu qu'elles ne savent pas apprécier à sa juste valeur.

— Qui sait ? Leur étable de luxe leur a peut-être permis de produire un lait de qualité supérieure.

Le père Fidelis partit d'un rire tonitruant.

— Bien dit, M'selle Helena ! (Il toussa.) Mais ça va aller. Le plus important, c'est qu'on rapatrie rapidement la *Vierge à l'Enfant* de l'abbaye de Salem pour qu'elle retrouve sa place au-dessus de l'autel.

— Je vous le souhaite, mon père, répondit Helena. Je peux vous proposer une tasse de chicorée ? Malheureusement, nous n'avons pas de vrai...

— J'l'aime bien moi vot' breuvage ! dit le père Fidelis avant de marquer une pause. Eh attendez un peu ! (Il sortit une

enveloppe ouverte et froissée de sa robe de bure.) M'dame Elisabeth m'a donné ça quand je l'ai croisée dans le couloir.

Étonnée, Helena prit la lettre qu'il lui tendait. Quand elle lut le nom de l'expéditeur, ses mains se mirent à trembler. Ils étaient restés si longtemps sans nouvelles.

— Qu'est-ce qui se passe, Helena ? Qui a écrit cette lettre ?

— Papa je crois, répondit Helena d'une voix blanche.

— Qu'est-ce qu'il dit ? la pressa Katharina.

Helena sortit la lettre de l'enveloppe, la déplia et parcourut les quelques lignes.

— Grand Dieu !

Elle porta la main à sa bouche.

Käthe leva la tête, le père Fidelis la dévisagea. Katharina se leva et s'approcha d'elle.

— S'il te plaît, Helena, dis-nous !

— Il est vivant, annonça-t-elle en souriant. (Elle ferma les yeux quelques secondes.) Et il rentre à la maison.

Katharina poussa un petit cri de joie.

— Dieu soit loué ! s'exclama le père Fidelis en se signant.

— Mais... il... est blessé, précisa Helena qui avait continué à lire. Il dit que la blessure est grave, qu'une grenade l'a touché. (Elle prit la main de sa sœur.) Nous allons le soigner, n'est-ce pas Katharina ? L'important, c'est qu'il soit de retour à la maison !